16 Y 2
23226

RAYMOND DUMAY

les diamants du congo

ROMAN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

del
DUCA
PARIS

LES DIAMANTS DU CONGO

16 Y2
23226

DL - 2 3 9 1960 - 12460

DU MEME AUTEUR

Aux Editions Julliard :

BONJOUR FANNIE.
FANNIE A PARIS.
LES AMOURS DE FANNIE.
FANNIE EN ORIENT.
FANNIE ET SA RIVALE.
LA REVANCHE DE FANNIE.
A VOUS, CORYSE...
LES CHALEURS D'AOUT.
MA ROUTE DE BOURGOGNE.
MA ROUTE D'AQUITAINE.
MA ROUTE DE LANGUEDOC.
MA ROUTE DE PROVENCE.

Aux Editions Gallimard :

L'HERBE POUSSE DANS LA PRAIRIE.
LE PRINTEMPS DES HOMMES.
MON PLUS CALME VISAGE.
LE RAISIN DE MAÏS.
VANINA, MON AMOUR...

Aux Editions Tallandier :

LA MOISSON DE SEL.

Raymond DUMAY

LES DIAMANTS DU CONGO

ROMAN

del
DUCA
PARIS



© 1959, Editions Mondiales, PARIS
Imprimé en France.

I

Un silence étonnant régnait sur la rivière Tshikapa lorsque Guilhem Morsane arrêta la Buick à quelques mètres du warf. C'était l'heure indécise où les fauves regagnent leur tanière, toute chasse terminée, où la forêt moite paraît retenir son souffle avant un nouvel étirement de sève vers le soleil qui ne tardera plus à paraître. La nuit congolaise, toute vibrante de tam-tam, se tait à l'approche du matin, recueillant pour un peu de temps les danseurs accablés, les musiciens fourbus, les sorciers épuisés. Laissant la voiture à la garde de Kala, le boy, Morsane descendit et marcha vers les arbres qui, sur la gauche, foule compacte et noire, se dressaient avec la rigueur d'une falaise.

— Missié, intervint Kala d'une voix plaintive, You sabi où ça waka fo' bush big léfant, mauvais big léfant en fait noir ! (1)

---

(1) Kala s'exprime en « pidgin », ce sabir de la forêt équatoriale. Il faut entendre : « Vous savez où marche le gros éléphant dans la forêt, il est méchant à la fin de la nuit. »

— Sois tranquille, répondit Morsane, je n'ai pas envie de taquiner l'éléphant ce matin !

Conscient d'avoir fait son devoir, Kala retourna à sa demi-somnolence, lové sur les coussins de cuir de la Buick.

Il y eut un vague remue-ménage sur la rivière, et Morsane distingua l'affaissement de corps luisants autour d'une grande pirogue : un groupe de coupeurs de bois s'apprêtait à regagner son chantier. Soudain, avec la brutalité d'un grand projecteur, le soleil parut dans un ciel de soufre et de flamme, cependant que le pays tout entier se mettait à vivre avec une frénésie fulgurante. Sous les yeux de Morsane, semblant jaillir d'entre les feuilles d'un parasolier, une liane fusa, avec l'élan d'un animal heureux, offrant à la lumière une grappe de fleurs pulpeuses et bizarrement contournées, d'une couleur de chair ardente et saumonée. Morsane l'écarta d'un geste impatienté, mais la molle et puissante tige, caoutchouteuse et tiède, revint battre sa joue, cependant que les corolles fumaient déjà comme une cassolette d'un parfum pénétrant et sucré, rappelant celui des tubéreuses. Le jeune homme fit la grimace et revint sur ses pas, écrasant de ses bottes légères le gravier rouge dont un administrateur prévoyant avait jugé bon de faire recouvrir les rives du cours d'eau à l'endroit où abordaient les petits bateaux-mouches desservant le district.

— L'est much trop tôt, missié, tu voir bien, psalmodia le motor-boy sans changer de position.

Morsane ne répondit pas, fronçant le sourcil à l'évocation de ce qui l'amenait au wharf de si bonne heure. Une mission, en vérité, que le docteur Morsane eût volontiers cédée à quelqu'un d'autre à l'usine. Mais César Dieulefit, « Monsieur Dieulefit », comme on disait à Tshikapa, ne plaisantait pas sur l'exécution des consignes. Le tout-puissant directeur de la non moins puissante firme « Louis Formiguière et Fils » devait avoir ses raisons pour exiger de

Morsane qu'il vînt, au premier bateau, attendre cette Diane Randhal, que leur envoyait le patron de Bruxelles, sous le titre fallacieux de « psychologue d'usine ». Morsane en avait eu le souffle coupé. « Une femme, une femme à Tshikapa ? Et une femme qui se prétendait psychologue ? La pire espèce, en somme ; il fallait que ces Bruxellois fussent soudainement devenus fous ! » Et Dieulefit qui ne haussait même pas les épaules, qui disait tranquillement :

— Mademoiselle Randhal sera pour vous une précieuse auxiliaire, Morsane, une femme est, en général, très près de la pensée assez puérile des Noirs. Avec les idées nouvelles qui se font jour chez les indigènes, il est bon de voir un peu plus de compréhension présider aux rapports entre Africains et Occidentaux.

Morsane l'écoutait, suffoqué. Il croyait à une plaisanterie et cherchait derrière les verres massifs des lunettes d'écaille l'étincelle railleuse capable de le mettre sur la voie. Mais « le patron » était demeuré impénétrable. « Quelle bonne blague, pensait encore le jeune homme amusé. Un peu plus de compréhension... » Pas possible, il a dû apprendre par cœur une circulaire ministérielle ! Depuis six ans, nous avons mis tout en œuvre pour que nos employés noirs oublient leur race, leur passé et jusqu'à leur esprit ! J'ose dire que nous avons réussi. Cette usine de Tshikapa est la plus merveilleuse cure de « désintoxication raciale » qui puisse exister. L'Afrique à la porte. Le règne de l'hygiène : désodorisants et statistiques, vaccins et murs ripolinés. Que cette femme ne s'imagine pas démolir notre citadelle, à coups de « complexes et de pittoresque », ou je flanque ma démission à Dieulefit ! »

Il ricana une nouvelle fois, marmonnant les deux mots incroyables « Une femme, une femme ! », puis s'avança vers la fragile jetée de bois pour inspecter la rivière, cette Tshikapa docile qui roulait dans son gravier assez de diamants pour

doter les Européens patients, tels que Morsane, d'une véritable petite fortune, en moins de dix années.

Un chant monta sur l'eau, lancé à pleins poumons par les piroguiers :

Masua Oyaa - a - Oyaa - a - Ollé - lé.
Adjali nan guéré !

« Le bateau n'est pas loin », pensa Morsane. Soudain, une silhouette se dressa au seuil de la forêt vers laquelle le jeune homme avait reporté son regard, celle d'un homme de haute stature, un Noir au teint sombre et bleuté, vêtu d'une tunique d'un rouge éclatant. Ses cheveux moins crépus que ceux des Bakubas du Kassaï étaient assez longs pour être tressés en des sortes de cadenettes encadrant le visage large et plat strié horizontalement sur le front, les joues et le menton par des raies de peinture blanche. L'homme tenait à la main un bâton d'ébène sculpté et bariolé, avec lequel il fit vers Morane un geste qui pouvait passer pour un signe de bienvenue.

Lulua le « féticheur », pensa le jeune homme qui n'avait jamais pu complètement maîtriser la curiosité que lui inspirait le personnage, ce qu'il considérait comme une faiblesse.

— Le salut sur toi, Lulua ! cria-t-il en rendant son salut au nouveau venu.

Kala avait vivement sauté à bas de son siège et s'inclinait très bas, son front touchant le gravier rouge.

— Le salut sur toi, docteur Morsane, répondit Lulua qui paraissait parler parfaitement le français. Vas-tu à la chasse, déjà ? Le jour n'est pas favorable à tuer. C'est un « lieu de repos et de paix », aujourd'hui. Tu ne rapporterais pas grand-chose.

— Je ne vais pas à la chasse, répondit Morsane. Et je ne tuerai rien aujourd'hui, puisque tu veux bien me le conseiller.

Lulua inclina gravement la tête et regarda le jeune homme, d'un regard étrangement perspicace, entre ses lourdes paupières peintes.

— Un « n'doki mabis » (1) te possède-t-il aujourd'hui, que ta langue est plus violente que tu ne voudrais ?

Morsane s'émerveillait toujours de la sagacité de Lulua. Pour le plaisir de la mettre encore une fois à l'épreuve, il questionna :

— J'attends quelqu'un pour l'usine. Tu sais qui ?

Lulua remua quelques graviers de son orteil nu, agile comme les doigts d'une main.

— Tu attends un indésirable, dit-il doucement, avec cet accent inattendu, coupant les mots d'un accent tonique de fantaisie qui, seul, surprenait dans son langage ordinairement correct, presque châtié.

Morsane sourit, un peu déçu. Le féticheur se drapa plus étroitement dans sa tunique pourpre et ajouta :

— Mais tout le monde l'aurait vu à ton air.

— Inutile de chercher, Lulua, garde ton fluide pour des consultations plus graves. J'attends une femme d'Europe pour Tshikapa.

Lulua hocha la tête et demanda sans manifester d'étonnement :

— Ton Tshikapa à toi, ou le Tshikapa à nous ?

— Pour les deux, dit Morsane goûtant le plaisir aigu de mystifier quelque peu le féticheur. Et il conclut négligemment : une sorcière blanche, si tu aimes mieux. Il faudra lui faire tout connaître.

De surprise, les yeux du féticheur se rapetissèrent entre les paupières bleuies de khôl. Mais il savait que les Blancs sont volontiers menteurs et se moquent facilement des indigènes. Son visage se ferma et il fit un pas de retraite en

---

(1) Mauvais esprit.

direction de la forêt. A ce moment un coup de sifflet strident déchira l'air, cependant que les hommes passaient sur la petite plage en clamant : « Adjali nan guéré. » (2) Il y eut un bruit ténu de moteur, quelques grues couronnées s'envolèrent lourdement entre les palétuviers, puis le minuscule vapeur parut, remplissant presque entièrement le lit de la rivière, peinant et soufflant comme un gros canard poussif. Morsane distingua la casquette galonnée de Gransac, le capitaine, un Bordelais bon enfant dont les « femmes républiques » (3) se disputaient les faveurs. Une forme immobile était appuyée au bastingage, dans une attitude à la fois nonchalante et aisée, autant que la distance permettait d'en juger. Le bateau s'approcha, vint s'amarrer à la jetée qui frémit sous les pieds nus de matelots indigènes. La silhouette blanche se détacha de son point d'appui, disparut un instant vers l'arrière, puis reparut, se dirigeant vers la passerelle Morsane avait devant lui Diane Randhal qui lui tendait la main. Alors qu'il attendait là depuis près de trois quarts d'heure, il eut l'air surpris de l'homme interrompu en pleine action. Déjà Kala s'agitait, donnait des ordres pour que les bagages fussent entassés dans la voiture.

— Docteur Morsane, sans doute ? questionna l'arrivante, cependant qu'une main ferme accrochait pour un instant celle du jeune homme, puis l'abandonnait aussitôt. Diane Randhal, ajoutait-elle, étonnée de le voir demeurer silencieux. J'aurais aimé ne déranger personne...

Conscient de sa maladresse, Morsane s'inclina enfin et retrouva son souffle pour prononcer quelques mots banals de bienvenue. Il lança sur la jeune femme un regard furtif comme pour s'assurer qu'il l'avait bien vue, quelle était bien telle que ses yeux l'avaient, en une fois et pour toujours,

---

(2) Il vient d'en bas.
(3) Autrement dit : les filles publiques indigènes.

découverte. Elle était assez grande pour une femme, bien découplée, avec des épaules rondes, nues sous le corsage de nylon blanc, une taille souple et des hanches de miniature persane, étroitement moulées dans une robe de toile d'un bleu vif, semblable à un pagne. Les longues jambes que l'on devinait à chaque pas musclées et parfaites, étaient nues aussi, Morsane le devina, sous l'étoffe mince, et nus aussi les pieds étroits dans des socques de cuir rouge à hauts talons. Plus que toute autre chose, ces chaussures inattendues, à la fois raffinées et barbares, stupéfièrent le jeune homme. Diane Randhal portait un manteau sur son bras, une ample cape blanche qui ressemblait à un boubou du Nigeria. Elle balançait par la bride un casque colonial, au fond duquel gisait une paire de lunettes de soleil et ne paraissait pas le moins du monde gênée par la lumière intense de cette brillante matinée. Morsane rencontra le regard sans douceur de deux yeux étranges, d'un bleu de cobalt cerclé de noir, un regard minéral, à la fois indifférent et plein de vigilance. Des cheveux châtains moirés de roux, relevés en casque, encadraient un visage à la chair délicatement dorée ; les lèvres au pli secret que ne ravivait aucun fard s'ouvraient sur des dents solides, courtes et carrées, admirablement blanches, comme des dents de poupée ou de très jeune chien. De longs sourcils sombres, de grands cils roussis aux pointes, achevaient de donner un accent d'originalité à ce visage sans parure, que ne relevait aucune coquetterie. Le cou, les bras, les épaules apparaissaient de cette même nuance de peau, chaude et ambrée, teintée de rose qui fit se tourner les yeux du jeune homme vers la branche d'orchidée qui, l'instant d'avant, avait jailli de la forêt congolaise.

A la lisière même de la voûte verte, Lulua s'était arrêté, sa face peinte tournée vers les jeunes gens. Tout à côté, la liane victorieuse ayant trouvé l'appui d'un tronc d'hévéa,

s'y était enroulée avec amour, balançant ses lourdes fleurs capiteuses.

Pour se faire pardonner son silence qui devenait incompréhensible, mais qu'il se sentait bien incapable de rompre, le jeune homme marcha droit aux fleurs et tenta de trancher la tige épaisse de son couteau recourbé. Elle résista, et ce fut Lulua qui, d'une main experte, détacha la grappe parfumée, à l'endroit précis où un petit renflement vert la rendait fragile et vulnérable. Morsane tendit les fleurs à Diane qui s'était approchée, son regard attentif et sans chaleur fixé sur Lulua qui semblait l'intriguer.

— Lulua Amata M'Vouti, grand féticheur des Bakubas, prononça le jeune homme.

La jeune fille inclina la tête, avec gravité, cependant que l'homme attachait sur elle des yeux impénétrables qui la suivirent longtemps, après qu'elle fut retournée vers la Buick en compagnie de Morsane, qu'elle s'y fut installée et que le véhicule ait commencé de prendre de la vitesse sur la piste rougeâtre qui, entre deux haies de kapokiers neigeant leurs flocons, conduisait à Tshikapa.

— Vous êtes Français, docteur Morsane ? questionna un peu plus tard la passagère.

Le jeune homme sortit de l'espèce d'engourdissement incompréhensible qui le paralysait depuis de longues minutes.

— Pardonnez-moi, dit-il, de ne vous avoir rien demandé sur votre voyage, n'avez-vous pas eu trop chaud ? Nous pouvons nous arrêter, si vous avez soif, dans la case d'accueil, au prochain village où je compte des amis.

— Je n'ai besoin de rien et j'ai fait un bon voyage, répondit la jeune fille. Puis-je vous appeler Morsane tout court ? Appelez-moi Randhal, vous me ferez plaisir. Avez-vous beaucoup de malades à Tshikapa ? Les conditions de vie sont confortables, on me l'a affirmé.

— Les plus confortables qui se puissent concevoir, répon-

dit Morsane qui n'en était plus aussi sûr. Nous n'avons jamais de malades à l'usine ; naturellement, jamais d'accidentés non plus. Jamais de cas difficiles, je vous en préviens. Une obéissance totale et sans réticence est la condition première de notre sélection. Une cinquantaine d'hommes travaillent à la Centrale où se trient les diamants. Près d'un millier exploitent la roche, lavent le gravier au dehors, remplissent les « bidons » qui seront expertisés à l'usine. Le personnel européen comprend quatre ingénieurs, le directeur, dont on a dû vous parler, et moi-même.

Il souffla après ce bref exposé, « impersonnel et ridiculement guindé », pensa-t-il. Kala avait pris le volant. Au côté de Morsane, celle qui voulait qu'on l'appelât Randhal n'avait pas cillé, ses belles lèvres restaient figées dans une moue indifférente. Les cahots de la piste avaient peu à peu fait glisser à terre la branche d'orchidées couleur de chair et ni l'un ni l'autre des jeunes gens ne songeait à la ramasser quand une large faille dans la roche du plateau laissa deviner l'approche de la mine. La rivière Tshikapa servait de frontière naturelle à ces deux parties distinctes du Kassaï : au nord la forêt et ses mirages, vers Luluabourg et Port-Franqui, au sud les cultures et la brousse couvrant le vaste plateau cristallin, l'ouverture vers les villes de la côte, vers Léopoldville, ruisselante de néon la nuit.

— Où se trouve la mine, où sont les bâtiments ? questionna Diane, quand la lourde voiture se fut arrêtée aux abords de la large entaille qui saignait dans la terre rouge, montrant à nu l'intimité du sol déchiré, où pendaient encore quelques arbustes aux racines tordues.

Morsane dissimula un sourire. C'était bien la question qu'il attendait. Diane Randhal avait pu le surprendre, là-bas, au débarcadère, parce qu'elle était différente de ce qu'il avait supposé, elle n'échapperait pas aux étonnements absurdes

de ses pareilles devant la merveilleuse inconnue, au nom prestigieux : une mine de diamants à Tshikapa.

— La mine, mais la voilà, dit-il en étendant la main vers les quelques hangars de tôle ondulée qui se rouillaient au soleil. Ici, les ateliers, un Français comme moi, Georges Goudard, un ancien mécano de la Transat, les dirige à lui tout seul...

— Un Français comme nous... répéta Diane Randhal inconsciemment peut-être.

— Vous êtes Française ?

Elle eut un regard presque confus vers ses jambes nues, sa robe hors de toute mode, ses chaussures qui venaient du Caire — sa dernière fantaisie — et avoua :

— Mon Dieu, oui.

— Quel coin ?

— Un pays à cathédrales : Reims, Chartres, Amiens, vous pouvez choisir...

Il respecta le vague de sa réponse et déclara :

— Je choisirai Chartres, parce qu'il y a des statues qui vous ressemblent. Moi, je suis de Montpellier.

Elle dit : « Ah ! » simplement et continua de regarder le paysage devenu ingrat, les arbres rares, les broussailles brûlées de soleil.

— Il me semble deviner la rivière, tout près d'ici. Est-ce que je me trompe ? demanda-t-elle enfin.

— Elle est là, derrière ces buissons. On peut la descendre en pirogue jusqu'à l'embouchure. Peut-être trouvez-vous ce côté du plateau assez peu pittoresque, mais quand on a cheminé plusieurs jours en forêt sans voir le ciel, on respire ici. Vous visiterez plus tard les installations extérieures, dit-il brusquement. M. Dieulefit doit commencer à montrer que la patience n'est pas sa plus grande vertu. Votre bateau avait du retard.

— Du retard, vous croyez ? demanda Diane qui, pour

la première fois, parut sur le point de sourire. Du retard, vraiment. Je ne m'en doutais pas !

— Il faut avant tout que je vous explique certains usages de Tshikapa, dit précipitamment Morsane. Par exemple, aucune personne entrant à la Centrale ne peut garder ses vêtements. Il faut rendre toute fraude impossible. Je vous engage d'ailleurs à adopter la tenue de l'usine. Le short blanc et la blouse. Moi-même, je me suis plié à...

Elle secoua la tête lentement et son regard se fit plus dur.

— Excusez-moi, dit-elle, mais je compte garder la tenue qui me conviendra. Celle-ci, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Non pas que j'attache aux vêtements une bien grande importance, mais vraiment je n'adopterai pas l'uniforme de Tshikapa.

Morsane eut un geste qui voulait dire : « A votre aise », et précéda la jeune fille sur un chemin de terre, où se voyaient les empreintes de nombreux pieds nus. Une enceinte grillagée terminait en impasse la courte route.

— Voici la Centrale, annonça Morsane, avec une involontaire solennité.

Une demi-douzaine de constructions en ciment, comparables à des blockhaus, formaient une sorte de quadrilatère régulier, ceinturé de barbelés. Une stupeur passa sur le visage de la jeune fille, et Morsane, satisfait, pensa qu'il marquait un point sur celle qu'il qualifiait depuis des heures d'un seul nom : « l'adversaire ».

— Est-ce qu'on travaille dans la mine et dans la Centrale aujourd'hui ?

— Mais certainement, répondit le jeune homme. — « Il faut un événement grave, plus grave que l'arrivée d'une psychologue d'usine, pensa-t-il, pour arrêter l'activité de Tshikapa. » — Ces grillages métalliques sont porteurs de courants. Nul n'approche sans raison sérieuse de Tshikapa. Si vous voulez bien entrer...

Ils traversèrent une cour déserte, une grande cage triste où poussaient quelques arbres maussades, longèrent un couloir aux murs de béton, éclairé par des ampoules électriques dans leurs niches grillagées, et parvinrent à une autre courette où la végétation équatoriale étonnait par son exubérance.

— Notre jardin, dit Morsane avec complaisance. Saluez le buste du patron : Louis de Formiguière !

Au fond de sa coquille à la mode européenne le buste de marbre d'un homme chauve portant une courte barbe et arborant un air satisfait, fixait les visiteurs de son regard vide.

— Monsieur Louis de Formiguière, l'actuel, collectionne les pendules, expliqua Morsane, en jetant un regard furtif vers sa compagne.

Une flamme railleuse passa dans les grands yeux fixés sur l'ancêtre Formiguière. Elle révélait un détachement proche du mépris. « Ma toute belle, il sera sage de ne pas servir ce regard à M. Dieulefit », pensa Morsane avec une obscure satisfaction.

A ce moment, sortant de sa tanière, Pénélope, la mygale qu'ils nourrissaient à la main de souris et de couleuvres à demi assommées, fit, sur le sable de l'allée, une timide et boitillante apparition. Prudente et avisée comme toutes ses sœurs, Pénélope venait s'informer de près de l'identité de la nouvelle venue. Immobile sur ses pattes velues, agitant ses bizarres yeux articulés, elle considérait Diane avec une circonspection pleine de méfiance. Si Morsane avait compté sur l'apparition de l'araignée pour achever de désemparer la jeune fille, il dut déchanter. Celle-ci fit un pas en direction de la bête, tendit un index intéressé et demanda simplement :

— Une mygale, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous conseille même de faire attention. la piqûre, vous ne l'ignorez pas, est dangereuse.

— Mais celle-ci est apprivoisée, dit tranquillement Diane Randhal. Regardez, elle se demande si nous ne serons pas amies. Elle ne se décidera pas à la légère...

En effet, Pénélope s'approcha du pied de Diane, parut le flairer, le tâter, et, mystérieusement. le reconnaître. Après un dernier regard de ses yeux à facettes, elle s'en fut à ses affaires, sans plus s'occuper des jeunes gens, poussant quelques gros cailloux violets dans un coin où elle aménageait un jardin d'agrément.

— Pénélope vous a adoptée, dit en riant Morsane. Voulez-vous voir tout de suite M. le directeur ?

— Ne remets pas à demain... fit la jeune fille en prenant un air d'institutrice de village. Sa mimique lui fit lever les yeux vers le ciel qui apparaissait d'un bleu compact, au travers des mailles du filet mécanique tendu au-dessus de leurs têtes.

— En somme, dit-elle lentement, vous êtes en gage...

— Nous sortons quand nous voulons.

— Les hommes aussi ?

— Jamais. Ils restent ici pour une période déterminée, plusieurs mois, parfois moins, parfois des années. Tout dépend de l'opinion que se fait sur eux M. Dieulefit, le directeur.

Ils suivirent d'autres interminables couloirs. Derrière une porte s'éleva un bruit infernal, qui faisait penser qu'une douzaine de marteaux-piqueurs attaquaient ensemble une dalle de granit.

Comme le docteur paraissait n'y prêter aucune attention, Diane interrogea :

— Ce sont vos ouvriers qui jouent aux billes ?

— Oui, avec un super-broyeur. Malgré l'adresse de nos « piqueurs », des spécimens, et non des moindres, nous échappaient et se perdaient dans les déchets. Ils risquaient d'être ramassés, et d'être revendus au marché parallèle. Avec cette nouvelle machine qui transformerait en cendre même

des blocs de marbre, la firme ne risque plus de ces fâcheuses surprises.

— Vous m'en voyez ravie, dit-elle en hochant la tête. Les soucis de la firme sont déjà les miens. Moi aussi je tiens à notre monopole.

Etait-elle sérieuse, ou se moquait-elle ? Beaucoup plus que des sarcasmes, le ton serein de la jeune fille portait sur les nerfs de Morsane.

Brusquement, il se sentit envahi par une colère froide qui ne laissait plus aucune place à la courtoisie. Ce fut avec une sorte de détachement, plus insultant que la violence, qu'il répondit :

— J'en sais maintenant assez pour vous donner un avis autorisé : retournez à votre cathédrale ! Nous n'avons pas besoin d'une femme ici, et surtout pas d'une femme comme vous.

— Seule votre franchise mérite des remerciements, dit-elle sans changer de visage. Quant à votre suggestion, vous me permettrez de ne pas la retenir. Je ne suis pas venue ici au hasard.

— Je sais ! Vous estimez que nous ne pouvons pas nous passer d'une psychologue d'usine... répliqua-t-il sur le même ton de froide ironie.

Son étonnement ne parut pas feint.

— De qui parlez-vous ?

Un reflet de gaieté passa un instant sur le beau visage indifférent, puis Diane Randhal reprit lentement :

— Il me faut bien vous croire... Je suis aussi une « psychologue d'usine ». Vous avez toujours raison... C'est très bien, très, très bien... répéta-t-elle presque en chantant.

Ils étaient arrivés au bout d'un long couloir, devant une porte où s'inscrivait le mot « Direction » en lettres noires sur fond d'émail.

— Un instant, je vais vous annoncer, dit Morsane d'un ton rogue.

Au moment où il allait poser la main sur la poignée de la porte, elle le rattrapa brusquement par le bras, d'un geste presque brutal.

— Un dernier mot, dit-elle, et il vit tout près de lui les petites dents redoutables, les beaux yeux féroces dans le visage pâle. Rappelez-vous que si vous n'avez pas besoin de femmes, moi, je me moque des hommes comme vous. Je vous le dis pour le cas où vous seriez tenté de l'oublier. Et maintenant, annoncez-moi au directeur, conclut-elle, redevenue correcte et indifférente.

Morsane appuya sur un timbre à peine visible dans l'épaisseur du mur, et la regarda droite et lointaine dans le couloir étroit, avec son beau corps vulnérable et dans le cœur un secret plus dur que tous les diamants de Tshikapa.

II

UNE FEMME A TSHIKAPA

PENDANT les quelques minutes de répit qui précédaient le dîner et qu'ils passaient d'ordinaire dans le salon-billard, à côté de la salle à manger, Morsane fut assailli de questions par ses camarades.

— Alors ? demanda Georges Suizes, un Anversois blond et myope dont la sûreté d'expertise des pierres tenait du miracle. Tu l'as vue, cette Randhal ? Comment est-elle ?

Il se balançait d'un pied sur l'autre devant Morsane, comme un grand échassier. Goudard, que sa qualité d'Européen faisait admettre à la table des ingénieurs, crut bon d'intervenir :

— Cause un peu ! A quelle guenon elle ressemble cette poule ?

Martin Dave, un athlétique garçon aux yeux bleus d'enfant étonné, fier de sa carrure et de ses biceps, claqua vigoureusement l'épaule de Morsane :

— Toujours mystérieux, old boy ! Et déjà des points d'avance sur les copains !

Seuls, Désiré Crespin, qui avait largement dépassé la cin-

quantaine et s'acheminait vers la vieillesse dans une peau de petit singe miteux, et Robert Shenk, le chimiste, nouveau marié qui rejoignait chaque semaine sa femme à Léopoldville, jouèrent les indifférents. Cependant leurs yeux brillaient de curiosité.

Morsane haussa les épaules, excédé d'avance par l'allure que ne manquerait pas de prendre la conversation.

— Un genre de femme qu'on voit toujours trop tôt !

— Tu en parles à ton aise, toi qui joues les chefs du protocole. Faut-il qu'elle soit laide pour mériter ton dédain, toubib, remarqua Shenk en riant. Dommage pour les amis. Moi, tu sais...

— Laide ? Même pas... laissa tomber Morsane, qui semblait apporter toute son attention à la fabrication d'un highball savamment dosé.

— Tu te moques de nous ! éclata Goudard, qui devenait apoplectique, piétinant sur place comme un petit taureau dont il avait l'encolure et les courtes pattes. A l'amende d'une tournée de whisky !

— Si j'étais peintre, d'accord, mais je ne suis que médecin et je ne lui ai pas encore ouvert le ventre, ricana Morsane. Est-ce à moi à vous rappeler notre décision : pas de femme à Tshikapa. Pas de femme blanche, naturellement, corrigea-t-il avec négligence. Le reste relève de l'hygiène. C'est différent.

Il y eut un bref silence, rompu par le gong qui annonça que le repas était servi dans la pièce voisine. Morsane précéda ses compagnons dans la salle à manger, mais ne put s'empêcher de constater le soin particulier que chacun avait apporté à sa toilette : cheveux lissés, costumes impeccablement blancs et repassés. Dave était allé jusqu'à la cravate. Seul Morsane avait gardé sa tenue ordinaire quelque peu fripée, un short qui découvrait ses jambes maigres et musclées de coureur de brousse, et sa tunique à manches courtes : l'uniforme

numéroté de Tshikapa que personne ne prenait la peine d'enlever d'ordinaire, même aux heures des repas.

Enorme et plein d'aisance comme un gangster poli, César Dieulefit se tenait déjà dans la pièce, ses épaules sanglées dans une tenue blanche encore plus glacée, plus impeccable que celle de ses ingénieurs.

« Mazette ! » pensa simplement Morsane, et cette trop prompte capitulation du redoutable directeur l'emplit d'une rage incompréhensible. Le regard agile et impersonnel de Dieulefit nota le négligé du jeune homme, mais il se garda de toute réflexion, se contentant d'un léger froncement de sourcil, plus étonné que réprobateur.

Une guirlande d'orchidées courait sur la nappe, et la porte s'ouvrit devant une apparition inattendue : une jeune Noire, en tablier de maid bordé de dentelle et petit bonnet, chargée d'un vase de cuivre où s'épanouissaient des fleurs de flamboyant, aux corolles écarlates.

— Pose ça ici, Satou, et va avertir la maîtresse, ordonna brièvement Dieulefit.

Six paires d'yeux interloqués se fixèrent sur le directeur qui fit face à son état-major, un sourire énigmatique sur ses grosses lèvres trop rouges.

— Mademoiselle Randhal ne pouvait utiliser un boy pour son service, j'ai pensé qu'une femme ferait mieux son affaire. Satou est assez évoluée pour servir une jeune fille. Elle vient de la mission de Stanleyville et sa conduite est irréprochable. Vous la traiterez donc comme une honnête fille. Mais je suis sûr que ces précisions sont superflues, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie. Messieurs, si vous voulez bien...

En effet, la porte venait de s'ouvrir une nouvelle fois, livrant passage à Diane Randhal.

La jeune fille n'avait rien changé à sa toilette, se contentant de remplacer par une blouse fraîche celle du débarcadère, déjà fripée. Morsane la trouva moins pâle, comme animée

par une fièvre légère. Ses lèvres avaient repris de l'éclat, grâce à un bâton de rouge si artistement manié que son intervention demeurait presque imperceptible. Sous la lueur mauve et crue du cercle de néon, Diane apparaissait d'une saisissante beauté, si totale, qu'elle conférait au visage une sorte d'isolement d'une poignante tristesse.

Rapidement, César Dieulefit présentait les jeunes gens qui s'inclinaient avec un sourire, après avoir insisté sur le rôle important de Désiré Crespin, le « détecteur » de l'équipe, dont les talents, quand il s'agissait de femmes, approchaient la sûreté d'un sourcier.

Diane souriait enfin, serrant les mains qui se tendaient avec une grâce un peu froide comme les doigts longs et souples qu'elle leur abandonnait quelques secondes.

— Morsane, fit remarquer tout à coup Shenk, vous devriez vous occuper de mademoiselle Randhal. Elle a sûrement de la fièvre, ses doigts sont froids...

Pour la première fois ils entendirent le rire de Diane, métallique, sur une tonalité basse qui les enchanta :

— Ne troublez pas Morsane pour si peu. Je crois que la température de votre salle est seulement trop fraîche pour moi. Le cooling est un excellent procédé, mais il ne faut pas en abuser.

Dieulefit regarda au mur le thermomètre qui accusait ses trente degrés centésimaux et sonna pour donner des ordres.

— Un détail, monsieur Dieulefit, reprit doucement la jeune fille, pour simplifier nos rapports, qui seront, je l'espère, cordiaux, je serais heureuse si chacun d'entre vous, messieurs, voulait bien me nommer simplement Randhal. Pour vous, ajouta-t-elle, avec un sourire qui corrigeait la sèche camaraderie de sa proposition, j'ai déjà retenu vos noms.

— Tous ? interrogea Dave avec un regard qu'il ne put s'empêcher de rendre câlin, presque complice.